

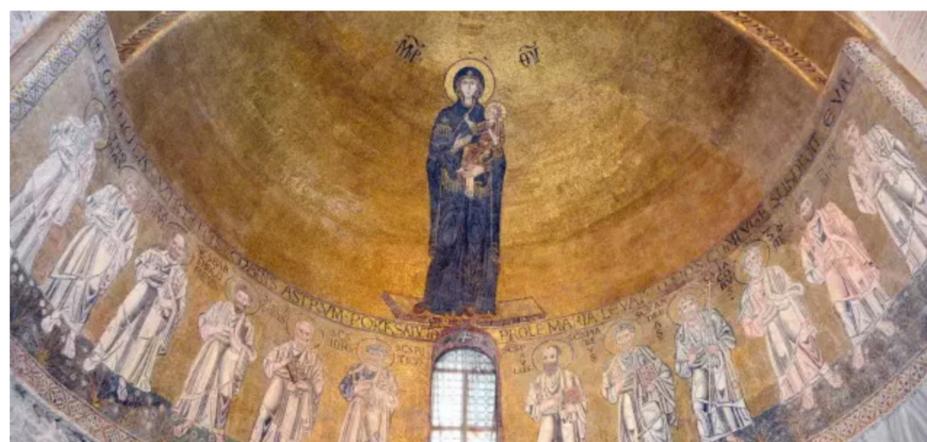
Peinture, photo, cinéma : quand le cadre a-t-il été inventé ?

Romans non-traduits, nanars introuvables, bizarreries oubliées... François Forestier dégaine ses livres du second rayon. Cette semaine, encadré !

Par François Forestier

Publié le 05 juin 2020 à 17h00

🕒 Temps de lecture 4 min



🔖 Favoris | 📱 | 🐦 | ✉ | Commenter | 📄 Nous suivre

C'est dans la cathédrale Santa Maria Assunta, à Torcello, que tout commence il y a quarante ans, pour moi. Alors que quelques visiteurs, menés par l'historien de l'art Pierre Schneider, contemplant la mosaïque dans l'abside, une femme demande : « *De quand date cette Vierge ?* » Réponse : « *Du douzième siècle. Le cadre n'avait pas encore été inventé* ». En effet : Marie, tenant dans des bras l'enfant Jésus, flotte dans un océan d'or, au-dessus de têtes des apôtres. Brusquement, le fondement même de l'art moderne est mis en évidence. Avec la remarque de Pierre Schneider, une interrogation s'impose. Et une constatation : l'histoire de l'art a un trou noir : l'histoire du cadre.

Il y a des historiens des couleurs, des analystes des formes, des critiques des divers mouvements, des mémorialistes, mais, à ma connaissance, personne ne s'est posé la question du cadre. Or, sans cadre, pas de peinture, pas de photographie, pas de cinéma. Quand le cadre a-t-il été inventé ? Comment est-il devenu obligatoire ? Quelle étrange idée, de découper dans le champ d'un regard, un morceau d'irréalité...

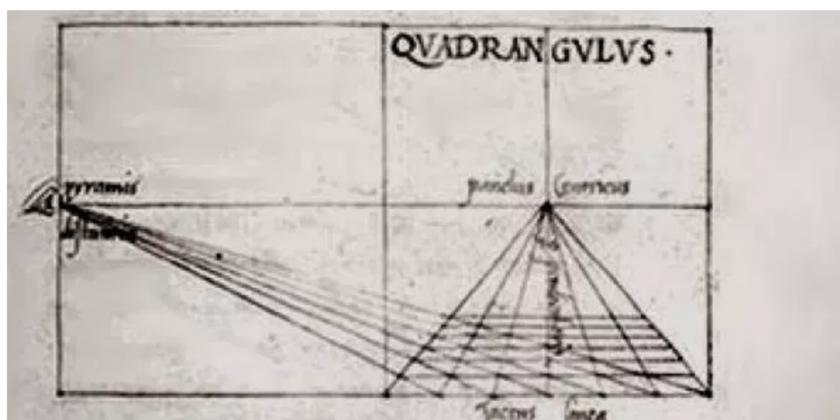
LIRE AUSSI

Les 6 plus beaux livres d'art de cette fin d'année

Le cadre est l'élément essentiel, sur lequel tout choix repose

C'est dans le magnifique petit ouvrage de Leon Battista Alberti, intitulé « *De Pictura* » (superbement traduit du latin par Danielle Sonnier), que la question émerge (le livre date de 1439). Avec clarté, avec simplicité, l'auteur y pose les bases théoriques de la peinture moderne - trait, choix, perspective, statut de l'artiste - et effleure, chemin faisant, une réflexion sur le cadre. Il a fallu attendre deux siècles pour qu'on passe de la mandorle au cadre carré ou rectangulaire, et Alberti s'en réjouit. Au paragraphe 34 de son traité, il aborde la composition et constate :

« *J'inscris une petite aire dans un quadrilatère de quatre droites...* »



Extrait de « *De Pictura* ».

Bingo. Le cadre, d'un seul coup, autorise l'introduction de la géométrie (Alberti va jusqu'à demander au peintre d'être mathématicien), donc du calcul. Avec le calcul, on peut construire une perspective, tremblement de terre artistique. Ainsi, en peu de temps, on est passé de l'art exclusivement religieux à l'art profane. De la représentation de sujets bibliques à la peinture de portraits (qui ont été d'abord frappés sur les pièces de monnaie). De la peinture à plat à la peinture avec profondeur. Le cadre est l'élément essentiel, sur lequel tout choix, tout découpage, tout paysage, tout visage, tout sujet, repose. Les trois parties décrites dans « *De Pictura* » - la circonscription, la composition, la réception des lumières - deviennent inconcevables, sans cadre. Le Quattrocento se fonde sur cette base théorique.

LIRE AUSSI > [Pourquoi les tableaux célèbres sont-ils célèbres ?](#)

Le « Full aperture » ou la mort du cadre

Le cinéma aussi. J'explique : depuis nombre d'années, les cadres, sur les plateaux de tournage, ont pris l'habitude de délimiter un cadre pour le grand écran, un autre pour la télé (sur la même image). Du coup, dans les années 1970 et 1980, la totalité de la pellicule était impressionnée, avec les perches de son, les projecteurs et les accessoires du décor. Il était à la charge de l'opérateur, dans la salle, de choisir dans cette image large (« *Full aperture* ») le cadre qui convenait, (1 : 37, 1 : 66, 16/9, 1 : 85, etc.).

Las ! En France, on avait enseigné aux projectionnistes la nécessité de montrer l'image complète. Ainsi, je me souviens d'avoir vu, aux Champs-Élysées, John Wayne galoper au milieu du désert avec une perche au-dessus de la tête (dans « *Le dernier des géants* », 1976), ou Martin Sheen passer à côté de gros réflecteurs dans « *La Balade Sauvage* » (1973). Le « *Full aperture* » a été le signal de la mort du cadre.

Aujourd'hui, regardez bien : le cadre cinéma (différent du cadre télé dans les films sur support digital, désormais) tronçonne souvent le front du héros ou les pieds du danseur, sur l'écran. L'image ne se cale plus sur les mains du personnage ou sur la table de la cuisine, mais s'arrête arbitrairement à la première phalange ou à mi-pied de la table. Le cadre est devenu incertain, baladeur. Dans les films en réalité augmentée ou en réalité virtuelle (notamment dans le jeu vidéo), il n'existe plus du tout. L'art hérité du Quattrocento branle dans le manche.

D'où le plaisir de lire « *De Pictura* », où tout est ordonné, logique, rangé. Les élucubrations religieuses ont disparu, les études jargonantes (type Hubert Damisch avec « *L'invention de la Perspective* », 1987, pudding littéralement illisible) pas encore rédigées. Reste le bouleversement révolutionnaire, total, incroyable, massif, de cette invention que la Vierge de Santa Maria Assunta ne connaissait pas. Le cadre.

Leon Battista Alberti est mort à Rome en 1472. Cinq cent quarante huit ans plus tard, *ti saluto - con grande rispetto*.

• [De Pictura](#), par Léon Battista Alberti, traduit du latin et présenté par Danielle Sonnier, Editions Allia, 2014, 19,90 euros.



François Forestier